

Julia Rome 1491

Une fois ressortie, Julia resta immobile face au jardin.

Devant elle, Ercole était toujours assis sur l'escalier. Elle resta là plusieurs minutes, respirant lentement. Elle était en vie, ce qui était déjà bien, et à même de continuer, moyennant quelques contraintes attendues, les tâches qu'elle s'était fixé. Pas si mal finalement, même si la retenue et le contrôle dont faisait preuve son protecteur l'inquiétait un peu. Elle préférait les hommes passionnés et manipulables.

Elle fixa un long moment la nuque d'Ercole. Les muscles saillaient et bougeaient lentement, tels des serpents sous sa peau, alors que ses mains jouaient toujours avec sa dague.

- Emmène-moi à elle, il est temps dit-elle.

Le couteau disparut en un geste fluide et Ercole se leva puis, sans lui faire face, lui fit signe de suivre.

Ils traversaient lentement le jardin quand Julia engagea la conversation.

- As-tu au coeur la crainte de Dieu, Ercole ?

- Oui, Julia. Chaque jour. Ce qui est sans doute plus que toi qui prends tant plaisir à n'avoir peur de personne.

- Je ne pensais pas qu'il s'agissait d'un concours, Ercole, veux-tu que nous nous la mesurions ?

- La crainte de Dieu ? Pourquoi pas, Julia, il n'y a que peu d'autres domaines où je pourrais dépasser tes attentes!

- Tu sembles bien sûr de toi, Ercole, pourtant tu tues des innocentes et moi non.

- Je doute que ce soit en cela la crainte de Dieu qui t'arrête, Julia, alors qu'elle me freine moi.

- Mais elle ne t'arrête pas...

- Non, j'en ai de bien plus grandes, qui savent trop l'effacer et lui passer devant.

- Tu as tué par peur des hommes ? Te voilà rabaissé.

- Pas tant que je l'ai été, et c'est là ce qui compte, à mes yeux tout au moins.

- Tu te bats pour l'honneur ?

- Oh non, pour la survie, pour ne point mourir pouilleux, seul et haï de tous, m'essouffant dans la boue et regardant la vie s'écoulant doucement en un filet rougeâtre.

- Tu tues par peur de mourir ?

- Non, par peur de ne pas vivre. Trop d'années mercenaire...

- Et je suis bien putain ! Je n'en tire pas raison de tuer n'importe qui !

- Ce qui tends à prouver que l'un est pire que l'autre. Nous voilà arrivés

Ils étaient arrivés, au-delà des jardins taillés et décorés, à une clairière plus sobre, flanquée de quelques arbres, au centre de laquelle se dressait, bucolique, un pavillon de chasse. Anachronisme charmant d'une Rome moins urbaine, il était entretenu et conservé en l'état, objectif de promenades, de rendez-vous discrets. Des ombres aérées projetées par les arbres dessinaient sur ses murs aux pierres claires une dentelle dansante qui faisait oublier les barreaux aux fenêtres.

Ercole se tourna finalement vers Julia et tira d'une poche une lourde clé dorée. Il la glissa dans sa main tandis qu'à son oreille :

- J'espère qu'il ne faudra pas la tuer aussi. Pas plus que pour son amie je n'y prendrais plaisir. Alors fais de ton mieux...

Julia eut une grimace et haussa les épaules, s'approchant de la porte d'un pas décidé. Elle l'ouvrit sans encombre et entra prudemment. Elle entendit des pas venant d'une autre pièce et dans la porte en face, s'encadra Maddalena. Pendant un instant d'incrédulité, le visage de celle-ci demeura presque amène, puis il se crispa, se noua, plein de haine alors qu'elle se ruait, hystérique, vers Julia.

- Putain ! Putain et fille de putain ! Tu m'as vendue ! Moi ! Moi ! Tu as osé me vendre ! Tu savais et tu m'as vendue !

Maddalena était en larmes lorsqu'elle arriva à hauteur de Julia dotée de la ferme intention de lui arracher les yeux. Julia repoussait tant bien que mal ses assauts désordonnés alors qu'elle continuait à hurler :

- Pute, sale puuute ! Combien tu m'as vendue, hein, combien ? Combien pour me livrer à ce fils de limace de cardinal baveux à qui tu sucas la bite dès que l'occasion se présente ?

- Maddalena...

- Ta gueule, sale fille de pute ! Peut-être que ta pute de mère ne t'a jamais appris qu'on ne vendait pas ses amis...

- Arrête !

- Ou peut-être que tu t'en fous parce que tu es bien plus pute qu'elle et que des amis, t'en as pas...

- Ça suffit, je te jure !

- Ou peut-être que ton cardinal t'as mis la main si profond qu'il te fait faire ce qu'il a envie, sale pute !

La gifle de Julia fut si soudaine et sèche qu'elle résonna dans la pièce comme un coup de canon.

Maddalena hoqueta un instant et porta la main à sa joue.

- Sale pute, fit-elle à mi-voix, ne m'approche plus ! Plus jamais !

Jamais ! fit-elle encore en s'éloignant. Elle claqua la porte en sortant de la pièce, ses yeux remplis de colère et de larmes.

Julia aussi tremblait de colère. Contre elle-même autant que contre Maddalena. Elle n'était prête à accepter de personne qu'on la traite ainsi. Personne. Elle avait beau tenter de se raisonner et de penser aux heures que son amie soit passé ici, elle entendait encore et encore ces mots insultants. Et elle avait envie de la gifler encore, de la faire taire et de la forcer à écouter, à revenir à la raison. Elle faillit poursuivre Maddalena immédiatement mais elle se retint, sachant qu'elle ne ferait elle-même qu'hurler à son tour.

Julia tourna ainsi en rond dans la pièce un long moment, le temps de retrouver un calme relatif. Elle était aménagée sobrement, table et chaises en bois épais, buffet décoré et murs blanchis. Outre celle donnant sur l'extérieur dont Julia tenait toujours la clé, deux portes, moins épaisses, en sortaient.

Tout en s'efforçant de chasser de son esprit les répliques qu'elle avait pu et pourrait encore servir à Maddalena, elle jeta un oeil à la première et découvrit un petit couloir menant à deux autres pièces, chambres sans doute.

Elle vint ensuite se poster devant l'autre porte, derrière laquelle elle entendait Maddalena sangloter.

Faisant enfin taire ses dialogues internes, Julia ouvrit la porte. Maddalena était écroulée, la tête sur les bras, sa longue chevelure rousse étalée en corolle sur la table de cuisine. Des sanglots secouaient encore ses épaules.

Entendant Julia, elle se redressa et agita de la main gauche un couteau dans sa direction, sans grande conviction, elle recommença :

- Ne t'approche plus de moi, ne t'approche plus, je...

Elle ne finit pas sa phrase et sombra à nouveau dans une rafale de sanglots. Julia vint s'asseoir face à elle.

- Maddalena, je suis ici aussi prisonnière que toi, et non geôlière...

- Tu m'as vendue, Julia, comme ma mère. N'approche pas, dit-elle en continuant à agiter son couteau.

- Maddalena, tu sais d'où je...

- Tais-toi ! N'approche pas, j'ai dit !

- Très bien, répondit Julia excédée en se levant. Elle fit un pas vers Maddalena, ignorant totalement la menace du couteau et la gifla à la volée, d'un geste concentré et rapide, puis lui tourna le dos et sortit de la pièce.

Une fois arrivée dans le couloir, elle appela, sans trop savoir vers où se tourner. Il ne fallut pas longtemps pour que de la pièce du fond surgisse une femme agée et vêtue de brun et de gris.

- Où est ma chambre ? demanda Julia sèchement

- Pardon ? Je...

- Vous ne seriez pas ici si votre ouïe n'était des meilleures, donc je vous conseille de me répondre rapidement si vous ne voulez pas vous trouver assourdie de manière certes temporaire mais néanmoins désagréable.

- C'est celle du milieu, madame.

Julia s'y engouffra et s'écroula sur le lit.

Elle y passa la soirée et ne fut interrompue que par l'arrivée de ses affaires personnelles. Elle constata que tout avait été emballé avec soin et se demanda si elle n'aurait pas préféré plus de brutalité. L'image d'Ercole pliant avec soin ses tenues et emballant ses livres, parfaitement détendu au sein de sa chambre la mettait finalement plus mal à l'aise que s'il avait agi sous le coup de l'urgence ou de la panique.

Elle s'endormit, gênée de cette image que même son cher Pétrarque ne put dissiper.

Elle ne sortit pas plus de sa chambre le lendemain.

Elle passa la matinée, immobile, sur son lit, se leva pour un repas qu'elle se fit servir sur la petite table d'appoint.

Elle y resta assise tout l'après-midi, noircissant puis barrant rageusement page après page.

Le soir était tombé depuis un long moment lorsqu'elle parvint à une version apparemment satisfaisante. Le texte

était court, concis : un unique paragraphe au centre de la feuille, encadré de formules de politesse anonymes. Elle le plia avec soin et le glissa entre sa robe et son sein droit, aplatissant le tissu avec soin afin que rien ne paraisse. La nuit venue, elle cacha la missive avec soin en se déshabillant et la remis le lendemain à ce qui devint sa place.

Ce fut le lendemain également que Maddalena brisa le silence et vint se poster à l'entrée de sa chambre.

- Julia, je ne sais...

- Chère Maddalena... viens-tu à nouveau m'insulter ?

- Non, bien sûr que non, je suis désolée. Mais après m'être retrouvée ici comme ça, après les remarques d' Ercole, je ne savais plus.

- Je comprends, Maddalena, et je te dois également des excuses. J'ai été assez maladroite pour que nous échouions ici. Crois que cela ne fut en rien ma volonté mais de mon fait néanmoins.

- Mais, alors c'est bien toi qui... ?

- Qui a menti à Ercole pour te protéger, oui, mais pas assez bien comme tu vois.

- Et ils t'ont enfermée aussi ?

- Bien sûr, je ne suis pas ici de mon plein gré, moi non plus. Et j'ignore même pourquoi on nous enferme ici, pourquoi on nous traite comme des prisonnières, des bagnardes, condamnées qui sat à perpétuité dans cette mesure décrépite. En as-tu la moindre idée ?

- Oui, je crois que... que je... commença la jeune fille avant de fondre en larmes.

Julia se leva et s'avança vers elle pour la prendre doucement dans ses bras. Elle serra la jeune rousse contre elle et plongea son visage dans sa chevelure.

- Pleure, pleure donc. Laisse-toi aller, il y a bien de quoi avoir peur.

Déconcertée par les propos alarmistes d'une amie qu'elle connaissait plus combative, Maddalena redoubla de sanglots, hoquetant et gémissant. Julia serra plus fort et colla ses lèvres à l'oreille de son amie : "On nous écoute, Maddalena, tu dois me promettre de ne rien me raconter de ce qui s'est passé l'autre nuit tant que nous sommes ici. Quoique je te demande. Et continue à gémir, ajouta-t-elle, constatant que, de surprise, Maddalena s'était tue. Les gémissements reprirent de plus belle, accompagnés de hochements de tête d'assentiment. Julia aperçut alors la femme de chambre de la maison, l'air inquiet, entrant dans la chambre. Elle eut l'impression que celle-ci ne s'était mise en mouvement que quelques instants auparavant, embusquée dans le couloir.

- Si vous voulez passer au salon, je vais vous faire chauffer une coupelle de vin pour vous remettre, fit-elle avec un sollicitude des plus crédible.

Julia décida de jouer le jeu de son mieux et toutes deux se retrouveront ainsi devant l'âtre du salon, Maddalena sirotant d'un air pensif une petite coupe de vin tiède. Julia pensa alors qu'au vu du temps qu'elles allaient peut-être passer ici, elle aurait sans doute eu meilleur compte à ménager leur geôlière et à en faire au moins d'apparences une alliée. Tant pis, conclut-elle, elle aurait à défaut quelqu'un sur qui passer ses nerfs sans scrupules, puisqu'au moins les allégeances de la vieille servante ne faisaient pas de doute.

Julia se tourna à nouveau vers son amie

- Comment te sens-tu maintenant ?

- Un peu mieux... mais j'ai peur.

- Peur de quoi ? De ne pas savoir comment sortir d'ici ?

- Heu... bien... oui, oui, d'y rester trop longtemps.

- Je ne vois qu'une possibilité, Maddalena... Tu as vu l'autre nuit quelque chose d'inconvenant, tu n'en as pas le souvenir du fait des chocs que tu as subi, ou par l'action bienveillante du Seigneur qui a voulu te protéger. Mais il va nous falloir retrouver cette mémoire pour sortir d'ici.

- Mais si je n'avais rien vu ?

- Cela me semble peu crédible. Il y a sûrement quelque chose, mais cela te semble peut-être sans conséquence pour le moment... Laisse-moi donc te guider. Te souviens-tu des personnes avec qui tu étais ce soir-là ?

- Heu... je ne suis plus très sûre, osa Maddalena avec un regard inquiet.

- Bon, tu n'étais de toutes façons pas seule. Une amie ? Une autre courtisane avec qui t'ébattre et semer la panique parmi les invités de Monseigneur ?

- Oui, oui, peut-être bien.

- A moins qu'il ne se soit agi d'un valet ou d'un homme de main pour assurer ta sécurité, un bas du front quel-

conque ?

- Heu, peut-être maintenant que tu le dis.

- Non, plus probablement une autre courtisane, cela semble t'inspirer plus directement. Bien, de laquelle peut-il s'agir ? Maria, la petite blonde aux taches de rousseurs ?

- Heu, peut-être...

- Non, vous vous seriez trop concurrencées de parleur et de docilité. C'eût été insipide. Monseigneur a un goût plus sur que cela. Alba à l'inverse l'esclave maure de ce grand ami du Cardinal ? Cela t'évoque-t-il le moindre lambeau de souvenir ?

- Pas... pas vraiment pour l'instant.

- Je le craignais. L'autre Maria, la brune ? Tu sais, celle qui a de si gros seins que le neveu du Cardinal Orsini à failli s'étouffer dessous.

- Je... peut-être...

- Hmm, non, si tu avais été toute la soirée voisine de tels appats, tu en aurais la mémoire. Hmmm, je sais ! Ne serait-ce pas la petite Emilie, la française avec qui tu t'entends si bien ?

- Heu, oui, p...

- C'est ça, c'est sûrement elle. Chaque fois qu'elle est là, vous êtes inséparables de toutes façons. Bien, nous avançons...

Maddalena lui lança un regard d'incompréhension, signalant en silence qu'il s'agissait effectivement de la vérité. Julia lui fit signe de se rassurer avant de se lancer dans une longue et infructueuse énumération des courtisans romains avec lesquelles l'irlandaise et la française aurait put alors entrer en contact.

Guidée de la même manière entièrement par Julia, Maddalena ne faisait qu'hésiter et confirmer les conclusions de son amie. De longues journées passèrent ainsi et Julia n'eut bientôt plus besoin de feindre la crispation et l'ennui. L'isolement et l'enfermement la rendait folle. Elle qui ne vivait que de bals et de verbe haut, voilà bientôt dix jours qu'elle se trouvait enfermée, seule avec une irlandaise certes charmante mais à la conversation limitée, surtout en les circonstances, et une marâtre assistée de deux valets débiles et libidineux.

Plusieurs fois, la servante fit les frais de sa frustration. Julia en vint même à lui lancer à la tête un chandelier, mais sans grand succès. Le lendemain, la rescapée du lancer de chandelier dut, sous des cris de "Vieille truie à la tête pleine de merde, j'en peux plus de ta face de gnome débile, vas leur dire que je te tuerais s'ils ne nous laissent pas sortir !", fuir le petit pavillon.

Et si rien ne changea ce jour-là, les deux prisonnières reçurent, deux jours après, une double visite qui, si elle les laissa dans un premier temps perplexes leur permit d'espérer à nouveau.

SEb.
Aout 2005